



HAL
open science

Du bon usage des choses. Les métamorphoses du tabac entre rites, savoirs médicaux et pratiques de consommation

Samir Boumediene

► **To cite this version:**

Samir Boumediene. Du bon usage des choses. Les métamorphoses du tabac entre rites, savoirs médicaux et pratiques de consommation. Annick Notter; Maxime-Georges Métraux. Chic Emprise. Cultures, usages et sociabilités du Tabac, Musée d'Art et d'Histoire, pp.38-50, 2019. hal-04780224

HAL Id: hal-04780224

<https://hal.science/hal-04780224v1>

Submitted on 14 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

S. Boumediene, « Du bon usage des choses. Les métamorphoses du tabac entre rites, savoirs médicaux et pratiques de consommation », in Annick Notter et Maxime-Georges Métraux, *Chic Emprise. Cultures, usages et sociabilités du Tabac*, La Rochelle, Musée d'Art et d'Histoire, 2019, pp. 38-50.

Du bon usage des choses. Les métamorphoses du tabac entre rites, savoirs médicaux et pratiques de consommation

Du Canada à l'Amazonie, des Andes au Caraïbes, le tabac est la seule plante à avoir marqué la vie collective de presque tous les peuples dits « amérindiens ». Partout où ils sont attestés, ses usages recouvrent un large éventail de significations. Fumé, mastiqué, prisé ou appliqué sur la peau, donné en offrande aux divinités ou employé comme répulsif contre les insectes, le tabac montre bien que les plantes ne sont pas des objets possédant des caractéristiques isolables mais des êtres relationnels, dotés de pouvoirs dont l'activation est solidaire de façons d'habiter le monde.

La plante

Sous le genre *Nicotiana*, les botanistes regroupent aujourd'hui une soixantaine d'espèces dont deux, *N. tabacum* et *N. rustica*, ont été cultivées. Si les cigarettes d'aujourd'hui sont fabriquées presque exclusivement avec *N. tabacum*, le tabac employé au XVI^e siècle était souvent de l'espèce *rustica*, dont la concentration en nicotine est dix fois supérieure à celle de sa cousine. De façon schématique, la présence des deux espèces suit cette répartition : *tabacum* au sud du continent, *rustica* au nord, l'Amérique centrale abritant les deux espèces. Le « petun » des Tupi du Brésil n'est donc pas la même chose que le « picietl » employé au Mexique. Quant au terme tabac, il dérive sans doute d'un mot arawak désignant non pas la plante, mais l'instrument utilisé pour en aspirer la fumée¹.

Ce glissement, fréquent dans l'histoire des langues, souligne à quel point la plante a été façonnée par l'expérience humaine. *N. tabacum* et *N. rustica* n'existent qu'à l'état cultivé et leurs propriétés sont tributaires de la connaissance qu'en ont les personnes, c'est-à-dire de la manière dont elles ont mis le pouvoir des plantes en relation avec leurs problèmes. Matériau-savoir, le tabac implique aussi toute une technologie de culture, de maîtrise du feu, de séchage, de broyage, qui varie avec les régions.

La circulation planétaire du tabac à partir du XVI^e siècle peut donc être lue de deux façons. La première insiste sur le pouvoir de transformation des plantes. Il s'agit de montrer qu'en plus d'être façonnés par l'expérience humaine, les végétaux tels que le tabac, mais aussi la canne à sucre ou le quinquina, sont des acteurs de l'histoire. La manière dont ils affectent les corps contribue à modifier des rapports de pouvoir, des paysages, des imaginaires. Il n'est qu'à penser

¹ OVIEDO 1535, fgl. 47r.

à l'économie de plantation organisée autour du tabac, son apparition dans les rues et les lieux de sociabilité des quatre coins du globe, l'imagerie qui en découle, par exemple chez les peintres flamands.

Une autre façon de décrire l'extension du tabac consiste à l'interpréter, au contraire, comme une réduction. Des multiples manières de se rapporter à la plante, un nombre limité a circulé de par le monde et, même en Amérique, nombre de ses usages ont disparu avec la colonisation. Sous ce regard, l'histoire du tabac est une histoire de conflits : les pouvoirs de la plante rendent possibles différents types d'action entre lesquels les êtres humains doivent choisir et à travers lesquels ils s'opposent. Le tabac est-il une substance rituelle, un médicament, une marchandise ? Et s'il est tout ça à la fois, comment hiérarchiser ses emplois ? Quel est, autrement dit, le bon usage de la chose ?

L'objectif de cet article n'est pas d'entrer dans le détail de l'histoire du tabac au XVI^e siècle² mais d'observer comment, et surtout à travers quelles limites la colonisation impose des manières de se rapporter au pouvoir des plantes. En se focalisant sur le cas de l'Amérique espagnole, on verra comment le tabac a été soumis à une triple détermination. La première, religieuse, vise à supprimer la dimension rituelle des usages amérindiens. La deuxième, médicale, vise à définir le bon usage de la plante en le réduisant à ses applications thérapeutiques. La troisième, marchande, vise à tirer profit du commerce de la plante.

Or ces différents objectifs ne coïncident pas. Si certaines autorités religieuses ou savantes ont tenté de restreindre l'usage du tabac à ses applications thérapeutiques en l'isolant de ses emplois rituels, les modes de consommation qui se sont imposées en Europe et qui ont enrichi les planteurs, relevaient plutôt d'usages d'agrément. Ce qui pose le problème de savoir pour qui, et pour quelles raisons, ce partage entre le médical et le non-médical est valide, et quels effets il produit.

Des rites introuvables

« Les deux chrétiens virent sur leur chemin beaucoup de gens, femmes et hommes, qui se rendaient à leur village avec un tison d'herbes dans la main, afin de prendre leur fumigation habituelle. »

Ces lignes extraites du journal de Colomb, datées du 6 novembre 1492, constituent peut-être la première description du tabac par un Européen. Elles illustrent bien, en tous les cas, la principale

² Parmi les nombreux ouvrages, voir en particulier NORTON 2008.

difficulté que pose l'histoire de cette plante : les sources disponibles sont dans leur écrasante majorité écrites par des Européens. Tant que la plante n'est pas désignée à l'aide d'un terme renvoyant au tabac, le doute demeure quant à la présence de celui-ci. À supposer que Colomb en parle bien dans ce passage, il faut y distinguer ce qui relève de sa façon de catégoriser le réel. Ce problème, consubstantiel au récit de voyage, s'observe dans le jeu des identifications et des analogies. Voyez, ici, l'assimilation de ce qui semble être une sorte de cigare à « un tison d'herbe » et l'identification de son usage aux « fumigations » que connaissent les Européens. Mais qui a opéré de telles réductions ? Dans ces quelques lignes se télescopent en effet au moins trois niveaux : le témoignage des « deux chrétiens », partis chercher à la demande de l'amiral des épices à l'est de Cuba ; sa transcription par Colomb dans son journal et enfin la réédition de celui-ci par Las Casas, qui est le seul document auquel nous avons accès.

Problèmes d'identification, biais d'interprétation, télescopages des témoignages : ces difficultés parcourent toute la littérature consacrée au tabac aux XVI^e et XVII^e siècle. Il est par conséquent impossible de reconstituer, à partir des observations dont on a conservé trace, les usages amérindiens du tabac. Si l'archéologie apporte d'utiles compléments, elle ne supprime pas tout à fait les biais d'interprétation. De la nécessité de s'en tenir à l'asymétrie des sources et à l'incertitude qui l'accompagne, il est possible d'adopter une démarche consistant précisément à cerner comment les témoignages européens loupent leur objet et imposent par là-même des manières de se rapporter aux choses.

Un bon exemple de ce phénomène se trouve dans un des plus importants textes consacrés au tabac au XVI^e siècle, l'*Histoire des choses médicinales des Indes occidentales* du médecin sévillan Nicolás Monardes. Ce traité, le premier à porter sur la pharmacopée amérindienne, a été rédigé dans la Porte des Indes par un médecin qui n'a jamais voyagé en Amérique. Tout ce qu'il expose découle donc de rapports qu'on lui transmet de vive voix et de ses lectures. Publié d'abord en 1565, il est augmenté en 1571 d'une deuxième partie qui commence par un long chapitre sur le tabac. Après avoir inventorié les vertus thérapeutiques de la plante, le médecin s'intéresse à son usage divinatoire par les « prêtres indiens » :

« Quand survenait parmi les Indiens une affaire de grande importance, pour laquelle les caciques ou les chefs de village avaient besoin de consulter leur prêtre, celui-ci prenait quelques feuilles de tabac et les mettait au feu pour en recevoir la fumée par la bouche et les narines à travers un tube ; et une fois la fumée prise, il tombait au sol comme mort

et demeurait ainsi en fonction de la quantité de fumée absorbée ; et une fois que l’herbe avait effectué son opération, il énonçait les réponses à la consultation³. »

La scène que décrit Monardes dans ce passage relève d’une description stéréotypée qui, depuis le début du XVI^e siècle, circule à propos des usages rituels du tabac. Son origine se situe sans doute dans le témoignage transmis par plusieurs personnages ayant voyagé aux Indes. Le premier, Ramon Pané, est un hiéronymite catalan qui a participé au deuxième voyage de Colomb. Dans une relation qu’il consacre aux rites et aux coutumes des Taïnos et que l’humaniste Pierre Martyr d’Anghiera inclut dans ses *Decadas*, il évoque à plusieurs reprises l’usage que font les guérisseurs de La Hispaniola (*buhitihus* ou *behiques*), d’une poudre appelée « cohoba ». Prisée en petite quantité, elle permet de purger les narines. Prisée en grande quantité, elle mène le guérisseur dans un état second. Entré en contact avec des entités invisibles appelées *cemies*, le *behique* peut ainsi deviner l’origine d’une maladie ou deviner l’issue d’un événement à venir. Pas de trace de fumée, donc, dans cette description ni même peut-être de tabac. Si l’identité de la cohoba demeure incertaine, il est fort probable que la poudre soit un mélange de différentes plantes incluant notamment le yopo (*Anadenathera peregrina*), un puissant psychotrope.

Quelques années plus tard, Gonzalo Fernández de Oviedo, ancien officier à Saint-Domingue et à Cartagena de Indias, évoque une cérémonie semblable dans l’*Historia general de las Indias* qu’il fait paraître en 1535⁴. Significativement, le passage ne figure pas dans la partie de cette œuvre consacrée aux plantes mais dans celle consacrée aux « rites et aux coutumes » des Indiens de La Hispaniola. Le tabac leur sert, explique Oviedo, à « sortir de leur sens » : à l’aide d’une pipe à deux entrées [Fig. 1], le fumeur aspire une première fois, une deuxième, une troisième, etc., jusqu’à ce qu’il s’écroule, frappé d’un lourd sommeil. Le but recherché n’est pas d’ordre divinatoire mais récréatif selon Oviedo. Si celui-ci n’a pas attribué une signification rituelle à la pratique, il a en revanche saisi l’importance de la plante dans l’organisation de la vie collective sur l’île où elle est une chose « non seulement saine, mais aussi sainte ». Ainsi, c’est aux hommes, notamment aux caciques, qu’est réservé cet usage cérémoniel du tabac.

Malgré leurs manques, ces premières évocations du tabac, y compris dans la version stéréotypée qu’en donne Monardes, indiquent le rôle de médiateur que joue la plante, non seulement entre les humains mais aussi avec le monde qui les entoure. Pour trouver des descriptions plus fines de ses usages, il faut se tourner vers les textes des missionnaires qui, dès les années 1520,

³ MONARDES 1574, fgl. 47v

⁴ OVIEDO 1535, p. 46v–47r

étudient les « manières de vivre » des populations indigènes à convertir. Le plus important d'entre eux est l'*Histoire générale des choses de Nouvelle-Espagne* que rédige le franciscain Bernardino de Sahagún. Un peu à la façon d'un ethnographe, ce moine décrit dans le détail les manières de faire, de sentir, de penser et de croire des Mexica afin de repérer, sous toutes ses formes, l'idolâtrie à extirper. Conséquence, le tabac est évoqué dans de nombreux passages de l'œuvre. En premier lieu, Sahagún a saisi la précision du savoir taxonomique des Nahuatl, qui distinguaient deux espèces de tabac : le « picietl » (sans doute *rustica*) et le yietl (sans doute *tabacum*). Les usages décrits par Sahagún, ensuite, couvrent plus de dimensions que celles évoquées par Oviedo. Il est une offrande, accordée à certaines divinités comme Opuchtli. Il est un attribut du pouvoir, la pipe fumante étant portée, lors des cérémonies, par les plus puissants guerriers ou les riches marchands lorsqu'ils organisent leurs banquets. Il est un présent, offert à l'étranger ou à l'allié en marque d'estime ou en signe de paix. Il est aussi une médecine, mastiquée, utilisée en pommade, pour soigner les rhumes, les maux de gorge ou les morsures de serpent. Aucune de ces dimensions, cependant, n'existe de façon séparée : les emplois de la plante sont constamment saisis par Sahagún à travers le cadre d'interprétation de l'idolâtrie, comme rapport total aux choses⁵. Si certains modes d'absorption du tabac peuvent permettre à un personnage puissant d'entrer en lien avec les divinités, cette communication est donc présente dans tous les usages de la plante. Chaque mal que soigne le tabac, appliqué sur la peau, inhalé ou bu, chaque douleur qu'il apaise, est une preuve de son lien spécial aux invisibles. Les descriptions de Sahagún sur le monde nahuatl, souvent confirmées par d'autres, comme celles du jésuite Juan de Tovar, ne sont pas entièrement généralisables mais deux aspects semblent se retrouver dans bien d'autres lieux : l'absence, tout d'abord, de la séparation entre le rituel et le non-rituel ; la reconnaissance, ensuite, d'un pouvoir particulier du tabac, qui réside notamment dans sa fumée.

Les fumées du diable

Support de pratiques collectives, marqueur de différences sociales et remède, le tabac rappelle aux Européens des doutes anciens en même temps qu'il suscite des interrogations nouvelles. Le pouvoir de la plante, tout d'abord, fait resurgir les énigmes posées depuis l'Antiquité par les substances psychotropes. Oviedo, suivi en cela par de nombreux autres auteurs, compare par exemple le tabac à une autre solanacée, la jusquiame, sans doute moins pour leur ressemblance que pour la proximité de leurs effets. Dans la volonté de comprendre l'ivresse que procurent

⁵ SAHAGÚN 2001; DEHOUE 2014.

les fumées aux Indiens, le chroniqueur a aussi trouvé la description, par Eusèbe de Césarée, d'une pratique semblable chez les Thraces⁶.

Mais Oviedo, on l'a dit, n'attribue pas de contenu rituel à la pratique. Chez Sahagún et d'autres missionnaires, en revanche, l'usage du tabac est rapporté à l'idolâtrie, c'est-à-dire, non seulement aux formes du paganisme antique mais aussi à la présence du démon. Cette diabolisation du tabac, ni univoque, ni cohérente, a plusieurs visées : attribuer à Satan, maître de l'illusion, les visions qu'ont les Indiens lorsqu'ils s'enivrent de tabac ; critiquer la vénération que la plante semble susciter dans certains communautés ; dénoncer l'emprise qu'elle exerce sur ses usagers et le risque que, à travers elles, les chrétiens soient rongés par le vice.

Mais cette diabolisation du tabac se façonne surtout dans ce que la plante a de plus singulier : sa fumée. Épaisse, insistante, elle semble ralentir l'évanescence qui fait passer du visible à l'invisible. Brûlé en compagnie d'innombrables substances, comme la coca ou le maïs, le tabac sert ainsi de support à de nombreuses offrandes⁷. Cela dit, la grande particularité de sa fumée est d'être absorbée par les Indiens. Si le *Cannabis sativa* a sans doute donné lieu à des usages semblables dans l'Afrique médiévale, la pratique était inconnue des Européens jusqu'au XV^e siècle. L'étonnement et le dégoût qu'elle a pu leur inspirer se lisent encore, dans les années 1590, sous la plume du médecin Juan de Cárdenas, qui compare la bouche fumante des Indiens au « volcan de l'enfer⁸ ». C'est en effet sur un plan sensible que s'élabore en premier lieu le langage de la diabolisation. Le voyageur italien Girolamo Benzoni, qui considère le chocolat comme « un breuvage de porcs », se plaint ainsi de « la puanteur aiguë de la fumée véritablement malodorante et diabolique » du tabac. La gêne qu'il ressent est telle qu'il lui est nécessaire de « fuir » lorsque les Indiens fument⁹.

On touche ici à un point fondamental du pouvoir de transformation de la plante. La fumée n'affecte pas seulement la personne qui l'ingère mais aussi celles qui l'entourent. Parce qu'elle marque visiblement l'influence que des façons d'être peuvent avoir jusque dans les corps, elle est donc au cœur du discours de la diabolisation, avant même que ne soient mis en avant ses effets sur la santé. Face à cette pratique dont la seule existence modifie leur quotidien, les Européens ont donc plusieurs options : anéantir ce qu'ils considèrent comme une source de contamination, accepter de se laisser transformer et, enfin, adapter la nouveauté afin de se l'approprier.

⁶ OVIEDO 1535, fgl. 47v.

⁷ AGUIRRE BELTRÁN 1992, p. 124–126.

⁸ Voir *infra*.

⁹ BENZONI 1572, fgl. 55v.

De l'Amérique à l'Europe : les voies de la requalification

La lente appropriation du tabac par les Européens commence en Amérique, avec le recul progressif de la méfiance qui peut se lire dans les textes de Pané, Oviedo ou Benzoni. Cette redéfinition des frontières du propre et de l'impropre, du familier et de l'étranger, repose sur un double mouvement. D'un côté, l'usage du tabac se transforme, en s'adaptant aux goûts des Espagnols. De l'autre, la vie de ces derniers subit toute une série de modifications qui rendent plus acceptables, justement, de telles transformations.

Une première voie de la diffusion de la plante au-delà du monde indigène est la nécessité. Dès la phase de conquête, les morsures de serpent, les piqûres d'insectes ou les flèches empoisonnées des Indiens conduisent les soldats espagnols à faire confiance aux contrepoisons locaux, dont fait partie le tabac. Monardes raconte ainsi comment, à Porto Rico, les allogènes auraient utilisé le jus de tabac après une pénurie de leur antidote traditionnel, le sublimé corrosif de mercure¹⁰. Or cela supposait de trouver, parmi les indigènes, des informateurs disposés, ou contraints, à transmettre leurs savoirs. L'exemple du tabac sert ainsi à Monardes à montrer l'intérêt qu'il y a à s'approprier les connaissances locales, y compris d'un point de vue militaire. Dans ce cadre, l'appropriation du tabac peut également répondre aux nécessités de la diplomatie. Oviedo raconte l'histoire de Juan de Grijalva, envoyé en 1518 par Diego Velázquez, gouverneur de Cuba, explorer le Yucatán. Après trois mois d'infortunes et d'interactions hostiles avec les Indiens du golfe du Mexique, les membres de l'expédition sont invités en juin par des Indiens à partager un repas. Sous l'ombre des arbres, ils fument le tabac et entrent grâce à lui dans le jeu complexe des alliances mésoaméricaines¹¹.

La méfiance à l'égard des nouveautés ne résiste pas bien longtemps à la peur qu'une cérémonie ou une blessure se solde par une fin tragique. La première des médecines appropriées par les Espagnols en Amérique et par les habitants du Vieux Monde, est d'ailleurs le bois de gaïac, utilisé pour soigner une maladie inconnue des Européens, la syphilis. D'après Oviedo, cette maladie a aussi convaincu certains Espagnols à employer le tabac, moins pour guérir de la maladie que pour apaiser les souffrances qui l'accompagnent. Plante du relâchement des sens, le tabac n'est en effet pas qu'un contrepoison : il est aussi un antidouleur auquel ont rapidement recourus les esclaves qui, en plus des maladies, doivent affronter les peines et l'épuisement du travail :

¹⁰ MONARDES 1574, fgl. 44r-v.

¹¹ OVIEDO 1535, fgl. 143r.

« À présent, beaucoup de Noirs qui sont dans cette cité et dans toute l'île, ont repris la même coutume, et cultivent dans les propriétés de leur maître cette herbe (...) et quand ils arrêtent de travailler ils prennent le tabac, qui leur ôte la fatigue¹². »

Comme le suggère ce passage écrit en 1535 par Oviedo, il est impossible de comprendre la façon dont les Espagnols se sont approprié le tabac sans s'intéresser au rôle de médiateurs joué par les Africains et les « castes » (« métis » et « métisses », « mulâtres » et « mulâtresses ») qui apparaissent une à deux générations après la conquête. Nombre de plantes sont connues des Espagnols par le truchement de ces groupes : Oviedo, par exemple, reconnaît les vertus du cacao après avoir été soigné par une esclave à son service¹³.

Si les situations de guerre se maintiennent bien au-delà de la phase de conquête, l'installation de l'ordre colonial remplace peu à peu la temporalité de l'urgence par celle du quotidien. Les plantes se diffusent alors dans l'intimité des rapports familiaux, à la faveur des mariages avec des indigènes ou de l'emploi de nourrices indiennes¹⁴. Les plantes se diffusent aussi sur les marchés où, comme à Mexico, des personnages se spécialisent dans la vente de tabac ou de pipes¹⁵. Le maintien de ces marchés permet aux Indiens de conserver, à travers l'usage du tabac, un lien à l'« idolâtrie » que tentent d'extirper les moines et les prêtres mais il mène aussi à une progressive polarisation des usages autour de la demande espagnole. Parmi la multitude de ses emplois, le tabac est surtout apprécié des colons pour ses applications thérapeutiques et pour sa faculté à faire « sortir des sens » ses consommateurs. C'est dans ce faisceau de pratiques qu'il s'intègre au quotidien des allogènes au point que s'ouvre la possibilité d'un transfert par-delà l'Atlantique.

Dans sa forme initiale, ce transfert ne repose pas sur l'échange marchand mais sur l'arrivée, incidente, informelle, irrégulière, de tabac, à travers des voies diverses. Il y a tout d'abord les esclaves qui consomment la plante sur les bateaux. D'après le témoignage de Monardes, ce sont eux qui la fument pour la première fois à Séville. Il y a, ensuite, les *Indianos*, ces Espagnols enrichis aux Indes qui reviennent avec quantité de produits dont ils démontrent les effets. À Séville, ainsi qu'à Lisbonne, le tabac est ainsi connu mais aussi cultivé dès les années 1550. Selon Monardes, qui en plante dans son jardin de la *calle sierpes*, il est alors principalement apprécié pour ses qualités esthétiques¹⁶. Cette requalification du tabac en plante ornementale

¹² OVIEDO 1535 ; Voir aussi MONARDES 1574, fgl. 48v.

¹³ OVIEDO 1535.

¹⁴ ALBERRO 1992; FARRISS 1984

¹⁵ SAHAGÚN 2001; HERNÁNDEZ 1959, p. 82

¹⁶ MONARDES 1574, fgl. 41v, 65r.

contribue à le faire apparaître dans les deux milieux privilégiés du collectionnisme : les cours et les cercles naturalistes.

L'histoire de Jean Nicot, ambassadeur à la cour du Portugal, est connue. En 1560, il expérimente avec succès le jus de tabac sur la plaie d'un patient et informe la reine de France de sa découverte. Ainsi le tabac devient, dans le langage commun, « l'herbe de la reine » et, dans le langage savant, la *Nicotiana*. Auparavant, la plante avait déjà été évoquée dans les années 1550 par Rembert Dodoens sous le nom de « Jusquiamé du Pérou » [fig. 2]. C'est d'ailleurs sous cette forme qu'elle apparaît dans plusieurs herbiers et traités de *materia medica*, notamment celui de Pier Andrea Mattioli dans sa version de 1563¹⁷. Cependant, le nom *nicotiana* est rapidement accepté par plusieurs savants, comme Conrad Gessner, Leonhart Fuchs ou encore Jean Liébault dans sa *Maison rustique*. Quant au nom du tabac, c'est précisément à cette époque qu'il commence à s'imposer au « picietl », utilisé par certains auteurs comme Sahagún, et au « petun » employé par les auteurs français tels qu'André Thevet ou son adversaire Jacques Gohory¹⁸. À travers cette variété des noms, on peut lire la multitude des routes que suit le tabac : du Brésil, il passe au Portugal ou à la France, des Antilles et du Mexique, il passe à l'Espagne, et de là il se retrouve dans l'Empire, à Anvers, à Londres.

La décennie 1560 correspond donc au moment au cours duquel, par des voies multiples, le tabac est intégré au discours savant. Il faut au bas mot une trentaine d'années pour que, de là, il s'impose comme une marchandise transatlantique de premier ordre. Entre-temps intervient un long processus de validation opéré, notamment, par les médecins.

Les paradoxes de la médicalisation

Cela pourrait paraître étonnant aujourd'hui mais l'aspect décisif de l'introduction du tabac en Europe au XVI^e siècle fut son accréditation comme médicament. Ce n'est pas le seul paradoxe de ce processus de médicalisation puisqu'il débouche sur l'extension d'un usage non thérapeutique de la plante. L'œuvre de Nicolás Monardes offre encore une fois de précieux renseignements sur ces revirements auxquels, en réalité, elle a directement contribué.

Médecin, marchand, auteur de livres à succès, Monardes mène en effet une réflexion sur les conditions de la conversion des choses en produits commerciaux [fig. 3]. Plusieurs des remèdes qu'il évoque à partir de la réédition de son traité en 1571 ne sont d'ailleurs pas encore vendus à Séville, le but de leur présentation par le médecin étant d'ouvrir de nouvelles filières. Il en découle un discours de la valeur, dont le principe consiste à hiérarchiser les différents usages

¹⁷ KUSUKAWA 2012, pp. 155–156.

¹⁸ THEVET 1558; THEVET 1575.

possibles d'une chose à partir du plus grand « profit » à en tirer. Cette optimisation superpose ainsi les deux sens du mot « profit » et les deux volets traditionnels de la valeur. Pour revendre au meilleur prix (valeur d'échange) les choses américaines, Monardes souhaite en déterminer le meilleur emploi (valeur d'usage). Et ce bon usage des choses coïncide presque toujours, dans son traité, avec l'usage médical¹⁹.

Dans le cas du tabac, Monardes opère donc une séparation entre, d'un côté, les usages rituels des Indiens et, de l'autre, les usages thérapeutiques que peuvent s'approprier les Européens. La description stéréotypée qu'il donne des cérémonies divinatoires menées par les « prêtres indiens » vise à la fois à satisfaire la curiosité de ses lecteurs et à démontrer l'impossibilité de s'approprier la pratique, qu'il qualifie à plusieurs reprises de « diabolique²⁰ ». Suivant un lieu commun de l'époque, les propriétés du tabac ont selon lui été détournées par l'habileté du démon à tromper les sens²¹. C'est pourquoi, même lorsqu'elle est employée non pas pour deviner l'avenir mais simplement pour « s'enivrer », la consommation des fumées continue d'être diabolique. Preuve en est l'effet de dépendance qui s'ensuit, notamment chez les esclaves²².

Le bon usage du tabac, d'ordre strictement médical, se distingue donc à la fois de la cérémonie idolâtre et de la consommation récréative. D'une certaine manière, il s'agit pour Monardes de découpler l'emploi de la plante de tout rite de sociabilité afin de le restreindre à l'interaction particulière liant le médecin au patient, qui seule garantit le bon usage de la chose. Quant au mauvais usage, il consiste en dernière instance à vouloir être trompé, en malmenant ses sens. D'où l'importance, pour Monardes, de rendre compte des effets de la plante en les réduisant au jeu des causes naturelles. En termes galéniques, le tabac est selon lui « chaud et sec au deuxième degré », ce qui explique sa capacité à altérer les opérations de cet organe froid et humide qu'est le cerveau.

Si ces propriétés ne permettent pas de faire deviner l'avenir, elles aident à soigner une vingtaine d'affections : maux de tête, douleurs de poitrine et d'estomac, troubles de la matrice, infections parasitaires, problèmes de dentition, érythèmes ou encore, on l'a vu, morsures de serpent et piqûres d'insectes. L'impressionnante liste dressée par Monardes est le fruit d'un travail de collecte mené, dans le port, auprès des Espagnols, des Indiens ou des Noirs venus d'Amérique. Elle découle aussi d'expériences menées par le médecin, qui a cultivé du tabac dans son jardin,

¹⁹ MONARDES 1574, fgl. 115v.

²⁰ *Ibid.*, fgl. 47v–48r.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, fgl. 48v–49r.

et a l'a essayé sur divers patients souffrant de maux difficiles à guérir et même sur un chien volontairement empoisonné²³. Au fil de ces essais, le médecin a ainsi étendu le champ d'application du remède au-delà des usages indiens. Or, dans la majorité des cas, l'usage qu'il préconise ne consiste pas à fumer la plante mais à en extraire le jus. Malgré la variété des emplois, le processus de médicalisation du tabac concourt à donc la réduction, y compris matérielle, de ses usages.

La médicalisation du tabac procède donc à la fois par soustraction (déréalisation des usages) et par addition (extension du champ d'application thérapeutique). Une vingtaine d'années plus tard, ce processus est porté plus loin encore par un médecin de Mexico, Juan de Cárdenas, qui va jusqu'à christianiser le tabac et même sa fumée.

« Quand je me mets à imaginer qui a inventé le fumer de ce tabac [...] je soupçonne qu'un ange l'a conseillé aux Indiens, ou bien un démon qui serait un ange, et cela est raisonnable parce qu'il nous délivre de tant de maladies que véritablement il semble être médecine d'anges ; et il semble aussi être remède de démons parce que si l'on considère celui qui le fume, nous le verrons évacuer par sa bouche et ses narines des bouffées de fumée puante, comme un volcan ou la bouche de l'enfer ; mais qui qu'en fût l'inventeur, il me semble qu'étant bien utilisé et appliqué à nos passions il est un remède du ciel autant qu'il peut être pernicieux et pestilentiel si l'on ne sait l'employer²⁴.

La définition du bon usage du tabac, tout comme le rapport à sa fumée, varie ainsi d'un médecin à un autre. Tous, cependant, insistent sur la nécessité de définir ce bon usage à partir des applications thérapeutiques de la plante.

Agréments et désagréments d'une pratique

Ce discours de la médicalisation s'accroît encore à la fin du XVI^e siècle, précisément parce que les usages du tabac lui échappent de plus en plus. Entre-temps, l'opération promotionnelle de Monardes, dont l'ouvrage a été traduit en italien, en latin, en français ou en anglais, semble avoir fonctionné. À travers l'Atlantique, une nouvelle filière d'importation s'est organisée autour du tabac. D'après les calculs de Pierre Chaunu, corrigés par Marcy Norton, les volumes importés à Séville explosent en à peine plus d'une décennie :

²³ *Ibid.*, fgl. 46v–47r.

²⁴ CÁRDENAS 1591, fgl. 164v–165r.

Année	Volume importé, en livres
1598	2.675
1602	14.127
1608	70.065
1609	15.010
1610	63.410
1611	183.526
1612	237.218
1613	404.554

Importation de tabac en volume à Séville, 1598-1613

Ce mouvement se poursuit tout au long du XVII^e siècle²⁵ : en 1700, ce sont 1.333.400 livres de tabac qui sont importées à Cadix²⁶. Une hausse aussi spectaculaire peut être rapportée à plusieurs facteurs. Le premier est la constitution d'une économie d'exportation, fondée sur le développement des plantations en Amérique, et l'organisation de réseaux commerciaux à travers l'Atlantique. À l'heure de l'union des deux couronnes, les Portugais jouent un rôle considérable dans cette reconfiguration²⁷. De l'autre côté de l'océan, sont implantées des fabriques de tabac, en particulier à Séville. Avec le sucre et le cacao, le tabac est donc au cœur du commerce triangulaire : cultivé en Amérique par des esclaves venus d'Afrique, le matériau brut est valorisé en Europe.

La façon dont ce produit est transformé accentue encore la standardisation des usages. Le tabac sort des fabriques séché pour être fumé et être chiqué ou réduit en poudre afin d'être prisé. Les usages médicaux fondés sur l'extraction du jus de la plante sont donc peu concernés par la hausse des importations de tabac, dans laquelle il faut lire l'extension rapide d'une consommation d'agrément. Devenu, au gré de ces métamorphoses, une marchandise de première importance, le tabac est logiquement soumis à la politique fiscale des monarchies européennes. En 1636, par exemple, les Cortes décident de mettre en place un *estanco* (monopole) sur la plante. Le système consiste à taxer la vente d'un produit en conditionnant sa diffusion à l'octroi d'une licence payante²⁸. L'intégration de la filière d'approvisionnement à la bureaucratie royale permet non seulement au monarque de prélever une rente mais aussi de contrôler un peu ce nouveau secteur.

²⁵ NORTON 2008, pp. 141–172.

²⁶ GARCÍA FUENTES 1980, p. 353, 359, 569, 517–518.

²⁷ NORTON 2008, pp. 156 &sq.

²⁸ GORDILLO 2002.

Si le pouvoir s'inquiète surtout des fraudes et des contrebandes, la passion pour le tabac pose un autre problème aux yeux de plusieurs auteurs : celui de transformer les corps. En 1627, Francisco de Quevedo, grand adepte du tabac, interprète les effets néfastes de sa consommation à la lumière de la « légende noire ». Parce qu'il entraîne le rhume lorsqu'il est prisé et la mort lorsqu'il est fumé, le tabac aurait selon lui commencé à venger les Indiens du sort que leur ont réservé les Espagnols. Quelques années plus tôt, le roi d'Angleterre Jacques Ier offrait une interprétation moins généreuse des effets de la plante, reprochant aux Européens qu'il l'utilisent d'avoir imité le comportement bestial et idolâtrique des Indiens²⁹.

L'impératif de santé, qui accreditait l'usage thérapeutique du tabac, sert désormais à dénoncer son usage récréatif. Dans un ouvrage paru à Séville en 1618, le médecin Bartolomé Marradón imagine ainsi une conversation entre trois personnages : un Indien, qui incarne l'usage rituel, féminin et diabolique du tabac et du chocolat ; un médecin, qui en prescrit l'usage chrétien et médical ; un citoyen, enfin, qui en promeut l'usage récréatif³⁰ [fig. 4]. L'enjeu de ce type de discours n'est pas seulement de disqualifier des usages mais aussi d'éviter qu'ils ne contaminent les Européens. Mis en continuité avec les pratiques rituelles indiennes, le mauvais emploi du tabac est corrupteur parce qu'il ensauvage et parce qu'il effémine les corps européens³¹. La critique morale, qui vise l'usage récréatif de la plante, s'articule alors à une critique sanitaire, qui dénonce les maladies et l'affaiblissement qu'entraîne la prise de tabac. Comme dans l'Amérique que dépeint Benzoni, c'est dans le rapport à l'espace que se manifeste le plus clairement cette volonté d'endiguer les mauvais usages : en 1642, par exemple, l'archevêque de Séville puis le pape interdisent la consommation de la plante dans les églises³².

Conclusion. Les deux fronts de la standardisation

Les métamorphoses subies par le tabac en Europe au tournant du XVII^e siècle, l'impossibilité en particulier d'en imposer un usage strictement médical ont eu de nombreuses répercussions de l'autre côté de l'Atlantique. C'est, tout d'abord, l'économie de plantation, qui voit des Indiens et des esclaves fumer pour supporter les peines liées à la culture de la plante. Mais c'est, aussi, la lutte que mènent les autorités coloniales pour empêcher que le tabac, en brouillant les frontières du médical et du religieux, ne serve d'abri à l'« idolâtrie » préhispanique et nourrisse les superstitions combattues par l'Inquisition. Au milieu du XVII^e siècle, dans le Guerrero, le

²⁹ JAMES I 1604, fgl. B2r.

³⁰ MARRADÓN 1618; DUFOUR 1685

³¹ Pour plus de détails sur ces enjeux, voir le texte d'Anne Lafont dans le présent volume.

³² Real Academia de la Historia, Jesuitas, 9/3663

prêtre Hernando Ruiz de Alarcón intègre ainsi dans sa chasse aux idolâtries indigènes, les cérémonies divinatoires réalisées à l'aide du tabac³³.

L'approvisionnement du marché européen autorise voire favorise des modes de consommation de la plante jugés néfastes par les médecins, alors même que les usages rituels, ceux qui contribuent à enraciner la plante dans une façon d'être, sont combattus. Une économie s'organise pour faire avaler une substance produite par des inconnus ; et ces derniers voient leur monde dépeuplé par l'imposition même de cette économie. Autour de ce doublet production-consommation, sur les deux fronts des plantations et des villes européennes, l'usage du tabac a donc non seulement été soumis à une série de métamorphoses réductrices mais il a lui-même contribué à la standardisation des vécus de par le monde. Si l'histoire de ses usages au XVIII^e siècle donne la part belle aux raffinements courtois et urbains, elle repose sur un appauvrissement originaire du rapport à la plante.

Fig. 1 Détail d'une pipe tiré de Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, [1535], Lámina #1. Primera Parte. Madrid, Imprenta de la Real Academia de la Historia, 1851, p. 633.

Fig. 2 Le tabac, tiré de *Purgantium aliarumque eo facientium, tum et radicum, convolvulorum ac deleteriarum herbarum historiae libri IIII*, ... par Rembert Dodoens, Anvers, 1574, p. 349. Paris, Bibliothèque nationale de France.

Fig. 3 Portrait de Nicolás Monardes tiré de *Dos libros, el uno que trata de todas las cosas que se traen de nuestras Indias Occidentales, que sirven al uso de la medicina, y el otro que trata de la piedra bezaar, y de la yerva escuerçonera*, Séville, Hernando Díaz, 1569. Grenade, bibliothèque de l'université.

Fig. 4 Les usages du tabac, tiré de Sylvestre Dufour, *Traité nouveaux & curieux du café du thé et du chocolate*, Lyon, Jean Girin – B. Rivière, 1685, frontispice.

³³ RUIZ DE ALARCÓN 1900, p. 146.

Bibliographie

- AGUIRRE BELTRÁN 1992: G. AGUIRRE BELTRÁN, *Medicina y magia : el proceso de aculturación en la estructura colonial*, México.
- ALBERRO 1992: S. ALBERRO, *Les Espagnols dans le Mexique colonial : histoire d'une acculturation*, Paris.
- BENZONI 1572: G. BENZONI, *La historia del Mondo Nvovo la qval tratta delle isole, & mari nuouamente ritrouati, et delle nuoue città da lui proprio vedute, per acqua, & per terra in quattordecì anni*, Venetia.
- CÁRDENAS 1591: J. DE CÁRDENAS, *Problemas y secretos maravillosos de las Indias*, México.
- DEHOUE 2014: D. DEHOUE, "Flores y tabaco, un difrasismo ritual", in *Rev. Inclusiones* 1, 2, pp. 8–26.
- DUFOUR 1685: P.S. DUFOUR, *Traités nouveaux & curieux du café, du thé et du chocolate*, Lyon.
- FARRISS 1984: N.M. FARRISS, *Maya Society Under Colonial Rule: The Collective Enterprise of Survival*, Princeton.
- GARCÍA FUENTES 1980: L. GARCÍA FUENTES, *El comercio español con América : 1650-1700*, Sevilla.
- GORDILLO 2002: J.M.R. GORDILLO, "El tabaco: del uso medicinal a la industrialización", in J.M.R. GORDILLO (a cura di), *La difusión el tabaco en España: diez estudios*, Sevilla, pp. 181–200.
- HERNÁNDEZ 1959: F. HERNÁNDEZ, *Obras completas*, México.
- JAMES I 1604: JAMES I, *A Covnterblaste to Tobacco*, London.
- KUSUKAWA 2012: S. KUSUKAWA, *Picturing the Book of Nature*, Chicago.
- MARRADÓN 1618: B. MARRADÓN, *Diálogo del uso del tabaco, del chocolate y otras bebidas*, Sevilla.
- MONARDES 1574: N. MONARDES, *Primera y segunda y tercera partes de la historia medicinal de las cosas que se traen de nuestras Indias Occidentales que siruen en medicina ; Tratado de la piedra bezaar, y dela yerua escuerçonera ; Dialogo de las grandezas del hierro, y de sus virtudes medicinales ; Tratado de la nieue y del beuer frio*, Sevilla.
- NORTON 2008: M. NORTON, *Sacred Gifts, Profane Pleasures : a History of Tobacco and Chocolate in the Atlantic world*, Ithaca.
- OVIEDO 1535: G.F. DE OVIEDO, *La historia general de las Indias*, Sevilla.
- RUIZ DE ALARCÓN 1900: H. RUIZ DE ALARCÓN, "Tratado de las supersticiones de esta Nueva España", in *Anales del Museo Nacional de México*, México, pp. 123–223.
- SAHAGÚN 2001: B. DE SAHAGÚN, *Historia general de las cosas de Nueva España*, Madrid.
- THEVET 1558: A. THEVET, *Les singularitez de la France antarctique, autrement nommée Amérique, & de plusieurs terres et isles découvertes de nostre temps / par F. André Thevet,...*, Paris.
- THEVET 1575: A. THEVET, *La cosmographie universelle d'André Thevet, ... illustrée de diverses figures des choses plus remarquables veuës par l'auteur... Tome 1er [-4e]*, Paris.